

La famille d'hier

à

La famille d'hier

à
aujourd'hui

La séquence est destinée aux élèves de 1^{ère} année de BTS.

Ce n'est pas une séquence clé en mains. Il appartient à chacun de construire la sienne en choisissant parmi les documents proposés. Pour des raisons pédagogiques, mieux vaut l'utiliser après la séquence consacrée au couple, disponible sur le même site.

Les documents signalés et soulignés en rouge peuvent être envoyés sur demande

Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à :

francis.klakocer@ac-strasbourg.fr

[VERS LE SOMMAIRE](#)

SOMMAIRE

[Documents littéraires](#)

[Image fixe et mobile](#)

[Propositions de travaux de groupes](#)

[Synthèses](#)

[Articles de presse](#)



Retour Vers l'accueil

Documents littéraires

Œuvres complètes (*les livres peuvent être acquis par le CDI*):

Objectifs : Etude d'une œuvre par toute la classe et lectures personnelles obligatoires d'une autre. Restitution écrite sous forme de résumé et de compte-rendu critique avec commentaire d'un passage au choix.

Pour une liste complète voir :

http://www.weblettres.net/spip/article.php3?id_article=492 n°392

Anouilh *Le voyageur sans bagages*

Catherine Cusset *La haine de la famille (plus particulièrement chap. 1 : le père ; 2 : la mère ; 7 : la grand-mère, dont [un extrait](#))*

Kafka *Lettre au père*

Mauriac : *Le nœud de vipères* *Génitrix*

Michel Quint *Effroyables jardins*

Roger Martin du Gard *Le pénitencier*

Jean Rouaud *Les champs d'honneur ([un extrait](#))*

Christiane Rochefort *Les petits enfants du siècle*

Textes (*à travailler avec les élèves en classe*) :

A.Cohen Le livre de ma mère 1974

Françoise Dolto Lorsque l'enfant paraît Seuil

Caroline Eliacheff Vies privées, de l'enfant roi à l'enfant victime

V.Hugo L'art d'être grand-père

Luc Évangile selon Saint Luc 15, v.11-32. [La parabole du fils prodigue](#)



Retour vers le sommaire

L'image fixe et mobile

Documents iconiques

Boucher Le déjeuner 1739

Greuze Le fils ingrat 1778

Degas La famille Belleli 1860-1862

Bazille Réunion de famille 1867

Renoir La famille de l'artiste 1896

Derain Le peintre et sa famille 1939 (Tate Gallery, Londres) : voir sur [le site de l'académie de Strasbourg](#) dans la rubrique Image

Faire des recherches sur [Webgallery of art](#). Taper le mot Family

[Une photo à commenter](#)

Filmographie

Jean-Pierre Beurenault Portrait de famille. DVD (20€). Documentaire de 52' à commander à

<http://www.harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=video&no=1024>

Claude Berri Le vieil homme et l'enfant 1967

Ken Loach Family Life 1971

Imamura Shohei La ballade de Narayama 1983

Nicole Garcia Le fils préféré 1994

André Téchiné Ma saison préférée 1993

Thomas Vinterberg Festen 1998

Laurent Cantet Ressources humaines 1999



Retour vers le sommaire

Travaux de groupes

Faire le compte-rendu de livres suivants (à acquérir via le CDI).

NB : on peut les combiner avec des articles trouvés au CDI.

Jean Le Camus Le vrai rôle du père Editions Odile Jacob

Castellan Y. Les grands-parents, ces inconnus, 1998, Paris, Bayard.

Cowan/Cowan 1+1=3 Quand le couple devient famille Editions J'ai lu

Exposés thématiques : (Imposer une contrainte : combiner obligatoirement ressources imprimées et Internet, faute de quoi tout le monde « fonce » sur Internet...)

Les nouvelles familles : monoparentales, homoparentales, recomposées

L'adoption

Les congés de natalité

Grossesse et suivi-prénatal

Pères au foyer

Enfants battus

La place des grands-parents

Comment concilier travail et vie de famille. Voir le site :

http://www.dossierfamilial.com/html/dos_35.html

Un site généraliste intéressant :

<http://www.ping.be/planning-familial/mariage.html>



Retour vers le sommaire

Synthèses

[La famille](#) (3 documents provenant d'un manuel)

[Les images du père](#) (+ corrigé + exercices)

[Images de la mère](#) (adapté de annabts Hatier 2004 sujets). Pas de corrigé.

On peut construire une synthèse sur l'image des grands-parents aujourd'hui. Se servir des textes ci-dessous et de la photographie indiquée dans la rubrique image fixe et mobile



Retour vers le sommaire

Articles de presse

Voir la revue *Sciences humaines*, janvier 2005. Il y a un dossier très intéressant intitulé : **Où va la famille ?** dont l'article [Controverses autour de la coparentalité](#)
[L'instinct maternel](#)

[La nostalgie de l'éducation d'antan.](#)

[Mobilisation contre les châtiments corporels](#)

[Dossier de trois articles sur la famille](#)

[Des générations solidaires](#)

[Petits-enfants et grands parents dans la famille d'aujourd'hui](#)



Retour vers le sommaire

«Un homme avait deux fils. **12** Le plus jeune dit à son père: "Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir". Et le père leur partagea son avoir. **13** Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et il y dilapida son bien dans une vie de désordre. **14** Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence. **15** Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. **16** Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. **17** Rentrant alors en lui-même, il se dit: "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim"! **18** Je vais aller vers mon père et je lui dirai: "Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. **19** Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers". **20** Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié: il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. **21** Le fils lui dit: "Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils" **22** Mais le père dit à ses serviteurs: "Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. **23** Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, **24** car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé". Et ils se mirent à festoyer.

25 Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. **26** Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était. **27** Celui-ci lui dit: "C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a vu revenir en bonne santé". **28** Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier; **29** mais il répliqua à son père: "Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres; et, à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. **30** Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton avoir avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui"! **31** Alors le père lui dit: "Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. **32** Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé"».

Evangile selon Saint Luc. Chapitre 15, versets 11 à 32.

Que pensez-vous du comportement des deux fils ?

Les trois réactions du père vous semblent-elles justes ?

Quelles explications peut-on donner de cette parabole ?

Compléter cette approche par le tableau de Murillo : [Le Retour du fils prodigue.](#)



Retour vers liste documents littéraires

Vous composerez une synthèse concise, objective et ordonnée de ces quatre documents en dégagant les différentes images du père qui y apparaissent. Puis, en un développement argumenté et structuré vous répondrez à la question suivante : Les pères actuels correspondent-ils encore à l'image qu'en donne le dossier ?

Documents joints :

Document 1 : Victor Hugo « *Pauca meae* », Les Contemplations 1856

Document 2 : Elisabeth Badinter L'Amour en plus Ed. Flammarion 1980

Document 3 : Bernard Golfier « Le procès d'un tyran » Revue *Autrement* juin 1984

Document 4 : Couverture de la revue *Autrement* juin 1984

I. Pauca meae

Victor Hugo dédie ce poème à sa fille Léopoldine qui s'est noyée accidentellement en 1843, à l'âge de 19 ans.

Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin
 De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;
 Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère ;
 Elle entra et disait : « Bonjour, mon petit père » ;
 Prenait ma plume, ouvrait mes livres, s'asseyait
 Sur mon lit, dérangeait mes papiers, et riait,
 Puis soudain s'en allait comme un oiseau qui passe.
 Alors, je reprenais, la tête un peu moins lasse,
 Mon œuvre interrompue, et, tout en écrivant,
 Parmi mes manuscrits je rencontrais souvent
 Quelque arabesque folle et qu'elle avait tracée,
 Et mainte page blanche entre ses mains froissée
 Où, je ne sais comment, venaient mes plus doux vers.
 Elle aimait Dieu, les fleurs, les astres, les prés verts,
 Et c'était un esprit avant d'être une femme.
 Son regard reflétait la clarté de son âme.
 Elle me consultait sur tout à tous moments.
 Oh ! que de soirs d'hiver radieux et charmants,
 Passés à raisonner langue, histoire et grammaire,
 Mes quatre enfants groupés sur mes genoux, leur mère
 Tout près, quelques amis causant au coin du feu !
 J'appelais cette vie être content de peu !
 Et dire qu'elle est morte ! hélas ! que Dieu m'assiste !
 Je n'étais jamais gai quand je la sentais triste ;
 J'étais morne au milieu du bal le plus joyeux
 Si j'avais, en partant, vu quelque ombre en ses yeux.

Novembre 1846, jour des Morts.

Victor Hugo – Les Contemplations , « Pauca meae » (titre latin qui signifie « quelques vers pour ma fille »).

II. L'Amour paternel

A la question d'un auditeur-père qui se plaignait de ne pas avoir de rapports satisfaisants avec ses enfants, lesquels se moquaient de ses tendresses et de ses baisers, F.Dolto¹ fit la réponse suivante : « Ce n'est jamais par le contact physique que l'amour pour le père se manifeste. Il peut y en avoir quand le bébé est petit, pourquoi pas ? Mais très tôt ils ne doivent plus exister ou le moins possible. Le père, c'est celui qui met la main sur l'épaule et dit : « mon fils ! » ou « ma fille ! » ; qui prend sur ses genoux, chante des chansons, donne des explications sur des images de livres ou de magazines en racontant les choses de la vie, sur tout ; il explique aussi les raisons de son absence ; puisqu'il est souvent à l'extérieur, l'enfant peut supposer qu'il connaît le monde plus que la maman qui, elle, connaît surtout les choses de la maison... Que le père sorte avec ses enfants, qu'il les emmène voir des choses intéressantes (s'il a une fille et un garçon il les sortira séparément car ce ne sont pas les mêmes qui intéressent les garçons et les filles). Mais surtout que les pères sachent bien que ce n'est pas par le contact physique, mais par la parole qu'ils peuvent se faire aimer d'affection et respecter de leurs enfants »².

Ce tableau du bon père est intéressant à plus d'un titre. Il confirme d'abord l'image traditionnelle de l'homme à la fois détenteur de la parole et représentant du monde extérieur. Ensuite, il semble que le père ne puisse avoir d'autres contacts avec ses enfants que linguistiques et rationnels. C'est lui qui « dit », « chante », « raconte », « explique ». Il donne les raisons de ses actions, et, de ce fait, transmet la loi morale universelle. En revanche, maternage et mignotage lui sont formellement interdits sous peine de perdre l'affection et le respect de ses enfants. L'amour paternel a donc ceci de particulier qu'il ne se conçoit et ne se réalise qu'à distance. Entre lui et ses enfants, la raison est l'intermédiaire nécessaire qui justement permet de conserver les distances. Enfin ce texte a le mérite d'entériner la distinction des rôles masculin et féminin, paternel et maternel. Nul ne sait, en lisant ces propos, si F.Dolto considère cette situation comme naturelle et donc nécessaire, ou si elle ne fait que constater un fait social et contingent. Quoi qu'il en soit, rien ne nous permet de penser qu'elle songe à la remettre en question. Surtout quand on lit le texte suivant : « Dès l'âge de trois ans, une petite fille aime faire tout ce que fait la maman dans une maison : elle épluche les légumes, elle fait les lits, elle cire les chaussures, elle bat les tapis ou passe l'aspirateur, fait la vaisselle, lave et repasse... Elle aime aussi faire tout ce que fait le père quand il agit avec ses mains ». Il semble donc acquis

¹ F.Dolto, psychanalyste.

² F.Dolto, *Lorsque l'enfant paraît*, tome II, 1978.

aux yeux de F.Dolto que c'est la mère, souveraine domestique, qui s'occupe du ménage et de la cuisine. Et non le père.

Elisabeth Badinter, *L'Amour en plus*, Ed. Flammarion, 1980.

III. Lettre au père

« Très cher père,

Tu m'as demandé récemment pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre, en partie justement à cause de la peur que tu m'inspires, en partie parce que la motivation de cette peur comporte trop de détails pour pouvoir être exposée oralement avec une certaine cohérence. Et si j'essaie maintenant de te répondre par écrit, ce ne sera que de façon très incomplète, parce que, même en écrivant, la peur et ses conséquences gênent mes rapports avec toi et parce que la grandeur du sujet outrepassa de beaucoup ma mémoire et ma compréhension. »

Ainsi commence la *Lettre au père*, écrite par Franz Kafka en 1919, à l'âge de trente-six ans, et... jamais parvenue à son destinataire ! Par une mise en scène immédiate de la peur. Peur d'un père qui se rend d'autant plus insaisissable qu'il est à la fois, devant l'enfant, objet de fascination et de crainte, et apparaît d'autant plus inaccessible qu'il s'impose dans la famille de Kafka comme une représentation exagérément puissante de ce que désespère jamais d'atteindre F.K., une place dans le monde.

Avec cette *Lettre*, c'est une sorte de « procès du père » que tente F.K., sous la forme d'une analyse minutieuse, à partir de ses souvenirs d'enfance, du pouvoir destructeur de l'« éducation par la peur » et de ses conséquences. Procès de l'éducation et de l'influence paternelles, par lequel F.K. espère, on l'imagine, ouvrir une brèche dans l'édifice rigide du père mais aussi dans ses propres forteresses intérieures.[...]

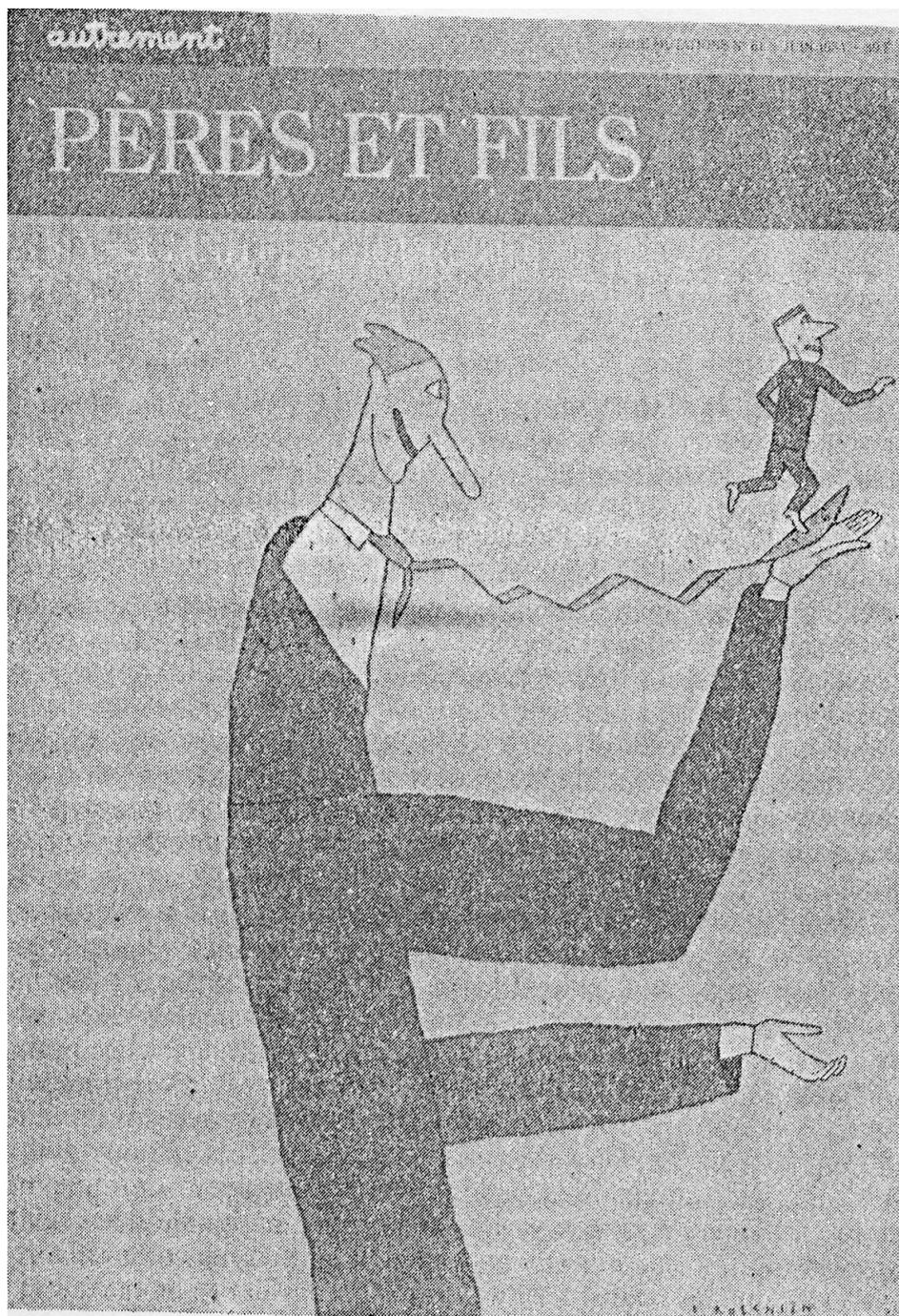
F.K. se souvient qu'enfant, lorsqu'il se déshabillait avec son père dans la même cabine, le tableau d'un géant physique s'offrait à lui : « Moi, maigre, chétif, étroit ; toi, fort, grand, large. Déjà, dans la cabine, je me trouvais lamentable, et non seulement en face de toi, mais en face du monde entier, car tu étais pour moi la mesure de toutes choses. Mais quand nous sortions de la cabine, moi te tenant par la main, petite carcasse vacillant sur les planches, ayant peur de l'eau, incapable de répéter les mouvements de natation que tu ne cessais de me montrer, j'étais très désespéré. »

A cette honte de son propre corps, liée à celui du père – « j'étais déjà écrasé

par la simple existence de ton corps » -, mêlée aussi à une certaine fascination – « d’autre part, j’étais fier du corps de mon père » -, est venue se superposer la formidable puissance des colères du père par lesquelles il était terrorisé et qui seront le premier choc pour sa personnalité naissante. « Terrible était ce « je te déchirerai comme un poisson » et que tu en fusses capable se serait presque accordé à l’image que j’avais de ton pouvoir. Terribles aussi étaient ces moments où tu courais en criant autour de la table pour nous attraper. » Ou encore : « Tes cris, la rougeur de ton visage, ta manière hâtive de détacher tes bretelles et de les disposer sur le dossier d’une chaise, tout cela était presque pire que les coups. » En somme le père va investir brutalement une place centrale dans l’expérience du petit Frantz et envahir très tôt, par l’énormité de sa présence, la vision du monde extérieur de l’enfant. Mais le sens de ce « spectacle » de puissance va basculer progressivement dès que F.K. devine, sous le masque du gigantisme, une autre figure du père, celle d’une volonté de pouvoir qui s’exerce avec prédilection sur les êtres plus faibles que lui.

Bernard Golfier, « Le procès d’un tyran », Revue *Autrement*,
juin 1984.

IV



Voir infra pour le corrigé

Proposition de corrigé suivie d'exercices.

Lors d'un divorce, la garde des enfants est confiée dans la plupart des cas à la mère. C'est donc que la société a une image du père. Quelle est cette image, voilà à quoi s'intéressent les quatre documents dont nous ferons la synthèse. Deux d'entre eux relatent des expériences personnelles, même si le point de vue diffère. Ainsi V.Hugo, dans *Pauca meae*, poème extrait des Contemplations et publié en 1856 évoque les temps heureux vécus avec sa toute jeune fille, Léopoldine. Dans « Le procès d'un tyran », article paru dans la revue *Autrement* en juin 1984, Bernard Golfier, au contraire, étudie et présente des passages de la lettre que Kafka écrivit à son père en 1919 avec lequel il entretenait des rapports où la tendresse était absente. Quant à la page retenue de L'Amour en plus, essai qu'Elisabeth Badinter fit paraître en 1980, elle analyse avec une certaine distance la conception classique que se faisait du père la psychanalyste F.Dolto. Cette même conception se retrouve dans le dessin à valeur symbolique que choisit en 1984 la revue *Autrement* pour sa page de couverture. Ces quatre documents nous permettront de mettre en valeur la triple image qu'ils proposent du père et qui relève des domaines corporel, affectif et cognitif.

Si les documents sont d'accord sur l'image corporelle du père, ils divergent quant à la place à attribuer à ce même corps.

Aucun de ces documents ne passe sous silence le corps du père puisqu'ils ont tous en commun la taille et surtout la force qui se dégage d'un père beaucoup plus grand que ses enfants. C'est notamment le cas de V.Hugo que l'on découvre au coin du feu avec ses quatre enfants sur ses genoux, ce qui fait de lui presque un géant. Cette image est reprise tant par la couverture de la revue *Autrement* où la disproportion entre le père et son fils s'apparente à celle d'un géant et d'un nain que par l'écrivain Kafka qui, cité par Bernard Golfier, attribuait à son père une dimension gigantesque dans son enfance. Ce corps extraordinairement agrandi par le regard de l'enfant donne à ce dernier un sentiment de protection. Cela est nettement perceptible chez la psychanalyste F.Dolto pour qui le père est celui qui pose une main tutélaire sur l'épaule de son fils. Le père de Kafka n'agissait pas autrement quand il tenait son fils par la main avant d'affronter une séance de natation. Le père rassure donc par son corps.

Mais les auteurs ne s'accordent pas sur la nécessité des rapports physiques. Ainsi F.Dolto, selon E.Badinter, estime que les contacts physiques ne sont pas du domaine du père, mais sont réservés à la mère. Ce disant, elle reproduit certes, comme le lui reproche plus ou moins implicitement E.Badinter, une image archétypale que l'on peut contester puisqu'il est impossible de dire s'il s'agit là d'une situation naturelle ou sociale. Deux autres documents se situent aussi par rapport à elle. Ainsi le dessin reproduit par la revue *Autrement* semble donner raison à la psychanalyste puisqu'on y voit un garçon qui prend son envol pour quitter son père avec lequel il n'a déjà presque plus de contact physique. Néanmoins la conception qu'a développée F.Dolto est assez vivement contredite par ce père de famille qui s'adressait à elle et qui se plaignait du manque de contact physique qui régnait entre ses enfants et lui. Selon les cas, il y a donc divorce entre la théorie et le vécu.

Cela prouve que réduire l'image du père à son seul corps est insuffisant. Les relations entre le père et son enfant sont en effet aussi d'ordre affectif.

Certes il semblerait que tous les pères ne manifestent pas un débordement de tendresse quotidien. Les extraits que propose B.Golfier de la lettre de Kafka prouvent à l'évidence que le père du jeune Frantz donnait de lui une image effrayante. Il terrifiait son fils par la volonté de puissance qu'il s'acharnait à exercer sur les membres de sa famille. Elle se caractérisait par des colères, des cris, des menaces et des coups et ressemblait à un déchaînement de furie quand il poursuivait ses enfants autour de la table pour les attraper. Il n'est donc pas étonnant que même à trente-six ans, Kafka n'arrive pas à s'expliquer avec ce père qui continue de le terrifier encore à cet âge. Le père est donc aussi un ogre.

Mais à part cette exception, la plupart des pères ont des rapports empreints de tendresse avec leurs enfants. Cela se remarque nettement dans le document iconique par le sourire épanoui du père qui regarde partir son fils. Ce besoin de tendresse que manifestait déjà cet auditeur-père à F.Dolto se retrouve chez V.Hugo qui nous révèle que non seulement il attendait chaque matin avec impatience la venue de sa fille dans sa chambre, mais qu'en plus son propre état d'esprit dépendait des joies et peines que ressentait Léopoldine à tel ou tel moment. De tels faits semblent donc donner raison à E.Badinter quand elle prend ses distances avec F.Dolto pour qui l'amour paternel ne peut se concrétiser qu'à distance. Cette dernière théorie se voit d'ailleurs contredite dans les faits. En effet, si Léopoldine a des mots doux pour son père, V.Hugo, c'est bien grâce à la complicité et à l'affection qui caractérisent leurs relations. Le père est donc aussi celui qui veut, comme l'indique E.Badinter dans le titre de son essai, de l'amour en plus.

Présence physique, vie affective définissent donc les rapports que les pères entretiennent avec leurs enfants. Mais ce n'est pas tout.

Les documents montrent en effet une troisième image du père : il est celui qui initie.

Cette initiation concerne tous les points qui intéressent les enfants et fait du père l'éducateur par excellence. C'est ainsi que, toujours si l'on en croit F.Dolto, ce dernier est celui qui interprète les illustrations des revues. Cette conception est manifestement corroborée par les autres documents. Ainsi B.Golfier cite quelques lignes qui révèlent que Kafka a appris à nager sous la conduite de son père qui lui montrait comment faire en lui répétant inlassablement les mêmes mouvements. Quant à V.Hugo, il représente aux yeux de sa fille celui qui sait tout, l'être omniscient que l'on peut interroger sur tout, ce qui sous-entend qu'il a réponse à tout. D'ailleurs, n'est-ce pas lui qui l'initie à l'apprentissage de la langue, de l'histoire et de la grammaire ? Le père a donc le prestige du maître.

Cette formation n'est pas seulement d'ordre intellectuel, elle concerne aussi la vie dans tous ses aspects. D'après F.Dolto, la mère est celle qui s'occupe de la maison tandis que le père s'absente pour son travail. En conséquence les enfants pensent que le père sait tout de la vie extérieure. C'est donc à lui de répondre à leurs attentes en les emmenant découvrir ce qu'il y a d'intéressant hors de la maison et en choisissant les centres d'intérêt en fonction de leur sexe. Une fois dehors, l'enfant juge tout à l'aune de son père, comme l'a écrit Kafka dans sa lettre. En initiant son enfant, le père l'arme pour la vie et favorise les conditions qui feront de lui un adulte qui n'a plus grand chose à craindre. Tel est le message que délivre le document iconique. Si le père y sourit à son fils qui d'un pied léger prend son envol dans la vie, n'est-ce pas parce qu'il lui a transmis ce qu'il savait. Dès lors, ce garçon peut se détacher de son père, rompre le cordon ombilical symbolisé par la cravate et passer du statut du fils à celui du père, en un tranquille et éternel recommencement que suggèrent les pluriels de la légende « Pères et fils ».

Les différents documents ont donc montré que si le père s'impose par sa dimension corporelle évidente, il est aussi celui qui, sauf exception, recherche et dispense de l'affection tout comme il permet à ses enfants de comprendre la vie.

Exercices de vérification

1. Savez-vous en quoi consiste une introduction ? Pour le vérifier, remettez de l'ordre dans celle-ci.

Cette même conception se retrouve dans le dessin à valeur symbolique que

choisit en 1984 la revue *Autrement* pour sa page de couverture. Deux d'entre eux relatent des expériences personnelles, même si le point de vue diffère. Voilà la problématique que proposent les quatre documents dont nous ferons la synthèse. Ainsi V.Hugo, dans *Pauca meae*, poème extrait des Contemplations et publié en 1856 évoque les temps heureux vécus avec sa toute jeune fille, Léopoldine. Lors d'un divorce, la garde des enfants est confiée dans la plupart des cas à la mère. Quant à la page retenue de L'Amour en plus, essai qu'Elisabeth Badinter fit paraître en 1980, elle analyse avec une certaine distance la conception classique que se faisait du père la psychanalyste F.Dolto. C'est donc que la société a une image du père. Ces quatre documents nous permettront de mettre en valeur la triple image qu'ils proposent du père et qui relève des domaines corporel, affectif et cognitif. Quelle est-elle ? Dans « Le procès d'un tyran », article paru dans la revue *Autrement* en juin 1984, Bernard Golfier, au contraire, étudie et présente des passages de la lettre que Kafka écrivit à son père en 1919 avec lequel il entretenait des rapports où la tendresse était absente.

2. Comment ordonner un paragraphe ? En puisant dans les ressources qui vous sont proposées dans le désordre, complétez d'abord les phrases ci-dessous ; puis réintroduisez les connecteurs logiques appropriés et, enfin, remettez à leur place les trois phrases qui ont été isolées (tout en sachant que l'un d'entre elles est en fait la mini-introduction à cette partie : elle doit donc être mise à part).

C'est _____ que, _____, ce dernier est celui qui interprète les illustrations des revues. Cette conception est manifestement corroborée par les autres documents. _____
 _____ quelques lignes qui révèlent que Kafka a appris à nager sous la conduite de son père qui lui montrait comment faire en lui répétant inlassablement les mêmes mouvements. _____, il _____ aux yeux de sa fille celui qui sait tout, l'être omniscient que l'on peut interroger sur tout, ce qui sous-entend qu'il a réponse à tout. _____, n'est-ce pas lui qui l'initie à l'apprentissage de la langue, de l'histoire et de la grammaire ?

Quant à V.Hugo
 B.Golfier
 toujours si l'on en croit F.Dolto

représente

cite

D'ailleurs

ainsi

Ainsi

Cette initiation concerne tous les points qui intéressent les enfants et fait du père l'éducateur par excellence.

Les documents montrent en effet une troisième image du père : il est celui qui initie.

Le père a donc le prestige du maître.



[Retour vers les synthèses](#)

Quoi de plus attendrissant qu'une mère allaitant son enfant ? Qu'une chatte appelant désespérément ses petits disparus ? Charles Darwin partageait cette conviction. En témoignent ces propos du professeur Whewell, qu'il cite dans *La Filiation de l'homme* : « *Lorsqu'on lit les exemples touchants d'affection maternelle, rapportés si souvent au sujet des femmes de toutes les nations, et des femelles de tous les animaux, comment do ter que le mobile de l'action ne soit le même dans les deux cas ?* » Et ce mobile, c'est l'instinct maternel. Et Darwin de citer le chagrin des guenons lorsqu'elles perdent leur bébé ou le zèle qu'elles peuvent mettre parfois dans l'adoption de petits singes orphelins : « *Une femelle babouin avait un cœur si grand qu'elle adoptait non seulement les jeunes singes d'autres espèces, mais volait aussi déjeunes chiens et chats, qu'elle emportait partout avec elle.* » Fort de ces ressemblances évidentes entre les comportements des mères dans de nombreuses espèces animales et humaine, Darwin en concluait que l'affection maternelle faisait partie des instincts sociaux les plus puissants, et qu'elle poussait les mères humaines et animales à nourrir, laver, consoler et défendre leurs petits.

Contre cette évidence de l'instinct maternel, Elisabeth Badinter avait écrit en 1980 un livre choc, *L'Amour en plus* (Flammarion). Loin d'être une donnée naturelle, un instinct inscrit dans les gènes des femmes, l'amour maternel serait profondément modelé par le poids des cultures. Son dossier - bien ficelé - était de nature à ébranler les certitudes. Reprenant les travaux sur l'histoire de l'enfance, l'auteur en concluait que l'idée d'un amour maternel était une idée relativement neuve en Occident, qu'elle datait précisément des environs de 1760. Auparavant, du fait du nombre d'enfants qui mouraient en bas âge, des contraintes économiques qui pesaient sur la femme et, surtout, du peu de considération que l'on portait aux enfants (qu'on jugeait comme une sorte d'ébauche grossière d'être humain), l'attention apportée aux petits n'était pas si forte. De fait, le nombre d'enfants abandonnés ou laissés en nourrice montrait que beaucoup de mères n'étaient pas attachées à leurs petits. La littérature révèle aussi un nombre important de mères distantes et parfois brutales. Pour E.Badinter, ce n'est qu'à la fin du XVIII^{ème} siècle que le rôle de mère a été valorisé et que le regard sur l'enfance a changé. C'est alors que l'on a enfermé les femmes dans le rôle de mère nourricière exigeant un dévouement total à sa progéniture.

Voilà le dossier sulfureux de l'instinct maternel qu'ouvre de nouveau Sarah Blaffer Hardy. L'auteur est iconoclaste. Sociobiologiste, elle appartient à ce courant de pensée qui veut que les comportements sociaux (soins parentaux, conduites grégaires, altruisme) sont profondément ancrés dans les dispositifs biologiques des espèces animales. Mais c'est au nom de la sociobiologie qu'elle s'attaque aux préjugés « machistes » du darwinisme. Dans *La femme qui n'évoluait jamais* (publié en 1983 aux États-Unis), elle contestait vigoureusement la vision darwinienne selon laquelle la nature aurait assigné aux femmes les rôles de « machines à pondre », femmes soumises et

mères dévouées.

Dans *Les Instincts maternels*, S. Blaffer Hardy défend une thèse qui se démarque à la fois du déterminisme implacable des gènes et de la thèse culturaliste, qui fait de l'amour maternel une pure « construction sociale ». Pour l'auteur, il ne fait aucun doute qu'il existe des mécanismes biologiques qui attachent la mère à son petit.

Mais ces mécanismes ne sont pas des pulsions aussi implacables que le besoin de manger ou de dormir. Pour passer de la prédisposition à l'amour maternel effectif, il y a une cascade de logiques qui s'enchaînent. Et c'est la complexité de ces mécanismes qu'elle entreprend de décrire.

Les chercheurs ont mis en évidence chez les mammifères une zone spécifique du cerveau (située dans l'hypothalamus) qui stimule les comportements d'élevage. Cette zone cérébrale est sous la dépendance d'une famille de gènes appelés « gènes fos ». Une souris dépourvue du gène fosB ne sait pas s'occuper de ses petits et les délaisse. Le mécanisme est en fait plus subtil. C'est l'odeur des petits qui déclenche l'activation de ce gène, qui lui-même participe à la production d'hormones spécifiques stimulant la réaction maternelle. Un élément intermédiaire est donc à prendre en compte : l'odeur des petits. Tous les gens qui ont vécu à la ferme savent qu'il ne faut pas toucher les lapereaux tout juste nés. Imprégnés d'une odeur étrangère, ils ne seront plus reconnus par leur maman, qui les tuera sans pitié. Inversement, si l'odeur familiale est appliquée à un rejeton d'une autre espèce, la mère va s'attacher amoureusement à lui. C'est ainsi qu'une chatte pourra s'occuper d'un petit lapin ou d'un chiot. On a vu récemment une femelle lion s'amouracher d'une petite antilope, sa proie favorite habituelle ! Un autre mécanisme déclencheur du comportement maternel provient de la prolactine, une hormone qui produit la lactation chez les jeunes mères. La montée de lait déclenche chez les jeunes mères des pulsions maternantes. Il arrive que des jeunes femmes qui n'avaient jusque-là éprouvé aucun sentiment particulier pour les bébés, et redoutaient même de devoir s'en occuper, changent complètement à la naissance d'un enfant.

Hormones, odeurs, gènes... il existe donc de puissants motifs biologiques pour encourager les mères à s'occuper de leurs petits. Mais cela suffit-il à faire de toutes les jeunes femmes des mères aimantes et attentionnées ? En aucun cas. Après avoir décrit quelques bases biologiques de la maternité, S. Blaffer Hardy rappelle que certaines mères sont négligentes, d'autres distantes ou même maltraitantes à l'égard de leurs petits. Certaines préfèrent un enfant à un autre, se choisissent des souffre-douleur. Pire : certaines mères pratiquent l'infanticide. L'auteur a été une des premiers chercheurs à montrer l'importance de l'infanticide dans le monde animal : scarabées, araignées, souris, écureuils, ours, hippopotames, loups pratiquent l'infanticide. Le plus souvent, il s'agit de meurtres commis par des mâles qui viennent de s'emparer d'un harem et se débarrassent des enfants présents. Mais l'infanticide est aussi le fait de mères qui opèrent un choix dans leur portée et abandonnent ou dévorent certains de leurs

petits. L'infanticide est aussi présent dans les sociétés humaines. Et il n'est pas aussi rare qu'on pourrait l'imaginer. Dans beaucoup de sociétés primitives, c'est une pratique courante lorsque l'enfant est handicapé, ou que l'on ne connaît pas de moyen de contraception, ou encore faute des ressources nécessaires pour s'en occuper. Les infanticides ont été décrits autant chez les Yanomanis du Brésil que chez les Kungs d'Afrique du Sud. On sait que dans l'Antiquité, tout comme en Asie aujourd'hui, l'infanticide des petites filles a été pratiqué de façon sans doute massive.

L'abandon est un autre phénomène de masse à l'échelle historique. L'historien John Boswell a rassemblé des données sur les abandons d'enfants en Europe, de la fin de l'Antiquité à la Renaissance. Les résultats sont effrayants.

Rome, dans les trois premiers siècles de notre ère, a connu des taux d'abandon de l'ordre de 20 à 40 % des enfants nés vivants ! Au Moyen Âge et à la Renaissance, l'abandon d'enfant devient un problème social de grande ampleur amenant les Églises et les gouvernements à fonder des centres d'accueil. En 1640, 22 % de tous les enfants baptisés à Florence étaient des enfants abandonnés. En Toscane, à la même époque, ils représentaient 10 % des naissances.

L'importance de l'abandon et de l'infanticide suffit à remettre en cause l'idée d'un instinct maternel irréprensible. Certes, les mères qui se débarrassent de leurs enfants ont d'impérieuses raisons : la pauvreté, la solitude, l'enfant illégitime qu'il faut éliminer, le désarroi... La plupart des femmes qui s'y sont résolues l'ont fait la mort dans l'âme. Mais le fait même qu'elles aient cédé à ces pressions sociales prouve que l'instinct ne commande pas tout et qu'on peut lui désobéir. Infanticide, abandon, mise en nourrice, maltraitance... En somme, il ne faisait pas bon être enfant dans les temps anciens. Voilà pourquoi, selon S. Blaffer Hardy, il a fallu que les enfants déploient des stratégies pour séduire les adultes et empêcher qu'on les rejette. Car l'amour maternel ne vient pas que de la mère : il suppose une intervention active de l'enfant pour se faire aimer. En termes évolutionnistes, plusieurs stratégies de séduction sont déployées par les nourrissons. Il y a d'abord les pleurs et les sourires. Les cris de bébé, tout comme les miaulements du petit chat, provoquent spontanément des réactions de compassion. De même, plus tard, la physionomie du nourrisson : grands yeux, visage rond, petite main potelée sont des prototypes qui stimulent chez l'adulte l'attendrissement. Et ce mécanisme ne touche pas que la mère mais aussi les personnes alentour.

Cette stratégie est payante. Beaucoup d'enfants délaissés par leur mère pourront être adoptés et recueillis par des « alloparents » (tantes, grands-parents) ou des étrangers. La nature a donc pourvu les nourrissons de défense contre les défaillances possibles de leur mère. Il est à remarquer que, dans beaucoup de sociétés de mammifères, les alloparents jouent un rôle important dans la prise en charge des petits. Chez les chimpanzés, les femelles et les mâles se disputent pour prendre un nourrisson, le petit exerçant sur eux une force quasi

magnétique.

Cette aptitude des bébés à séduire les adultes autres que leur propre mère remet en cause, selon l'auteur, les analyses unilatérales sur l'attachement. Rappelons que la théorie de l'attachement de John Bowlby suppose que l'enfant éprouve un besoin de contact avec sa mère. Les enfants privés d'affection et de contacts maternels souffrent de graves carences. Or, les études récentes sur l'attachement montrent que certains enfants n'ont pas une attitude aussi dépendante à l'égard de leur mère. Certains remplacent très bien leur maman par des mères de substitution ou d'autres contacts sociaux. S. Blaffer Hardy s'en prend donc aux conclusions hâtives qui rivent la mère à ses petits au nom de l'impératif de l'attachement.

Jean-François Dortier Sciences humaines, n°134, janvier 2003



[Retour vers les articles de presse](#)

À écouter ou lire certains discours de gauche comme de droite, il y aurait crise du lien social dans notre société. Ce serait une évidence. Et il y aurait un responsable : « C'est la faute aux parents ». Parce que les parents ne sont pas assez autoritaires, pas assez sévères avec leurs enfants, la société irait mal. Alors, on menace de suspendre ou de mettre sous tutelle les prestations sociales des parents des délinquants, et surtout on rappelle à longueur de commentaire que le retour à l'ordre dans la famille, garant du bon fonctionnement dans la société, demande une plus grande place accordée au père. La part trop grande donnée aux mères aurait contribué à un tel état de confusion familiale.

Ainsi, on remonte une des pièces idéologiques du XIXe siècle. En effet, les opposants à la Révolution française estimaient qu'en tuant le roi on avait tué le père, et que la société était sur le déclin. Ils réclament alors que l'autorité du père soit rétablie, espérant que, derrière le retour du père, puissent avoir lieu le retour du roi et le retour de Dieu. Dans une telle optique, vivre ensemble demande avant tout obéissance et soumission. La famille, « cellule de base de la société », doit d'abord mettre en œuvre en son sein de telles relations : un père, avec l'autorité, une mère, soumise, et les enfants, eux aussi soumis pour toute leur vie. Le groupe familial l'emporte sur les individus qui le composent.

Aujourd'hui, ceux et celles qui gémissent sur les méfaits du temps font des rêves comparables : si seulement la famille pouvait revenir comme avant, avec un père au centre et des enfants obéissants, la société française se porterait mieux. Un tel raisonnement oublie l'essentiel : les parents doivent préparer leurs enfants à être des adultes qui pourront vivre dans la société de demain. Or toutes les prévisions nous annoncent que le monde de demain demandera des individus autonomes, capables de faire preuve de « flexibilité » dans leurs parcours professionnels. Et on voudrait que ces individus aient une personnalité à l'ancienne, définie en priorité par la vertu de l'obéissance !

Étrange aveuglement nostalgique qui nous interdit de réfléchir à notre avenir ! La question de « vivre ensemble » en cette fin du XXe siècle réclame de l'imagination. Contrairement à certaines apparences, les familles contemporaines ont su inventer de nouvelles relations au sein desquelles les enfants apprennent à être autonomes en participant aux décisions familiales - toutes les enquêtes de décision d'achat le montrent -, en ayant droit à certains territoires personnels. Dans la grande majorité des cas, ces enfants doivent aussi contribuer à l'intérêt collectif, défini par le travail et la réussite de chacun. Ils doivent donc travailler à l'école. S'est mise en place progressivement une nouvelle famille qui respecte chacun, y compris dans son avenir (ce qui n'exclut pas certaines contraintes).

Il est donc possible de penser que les familles contemporaines proposent un nouveau mode de vivre ensemble qui ne ressemble pas aux conceptions du lien social dessinées par les politiques et par les sociologues, ni aux relations existant aujourd'hui dans les autres institutions. Une partie des problèmes vient non pas

de la démission des parents, mais du retard des institutions comme l'école et l'entreprise. Il suffit de rappeler le cri quasi unanime des lycéens [...] pour réclamer une reconnaissance et de nouvelles relations au sein de l'école. Dans l'entreprise, c'est la même chose : les chefs commandent à l'ancienne, sans délégation, sans politique de l'autonomie. Et on n'ose évoquer le domaine politique... La grande majorité des familles n'ont pas à recevoir de leçons.

Les conservateurs du XIXe siècle avaient raison sur un point : la famille préfigure la société. Mais, dans la mesure où l'avenir n'est pas le passé, il ne faut pas en déduire que la famille doit demeurer figée dans l'ordre et la soumission autoritaire. C'est au contraire parce qu'elle a bougé et qu'elle bouge, parce qu'elle a inventé de nouveaux liens familiaux, plus respectueux de chacun - et pas seulement des « autorités » -, plus attentifs au développement et à l'épanouissement de chacun, que la société a de l'avenir.

François de Singly, « L'invention privée de nouvelles façons de "vivre ensemble" », *Le Monde*, 20 août 1998.



[Retour vers les articles de presse](#)

DES ASSOCIATIONS DEMANDENT L'INTERDICTION DES CHÂTIMENTS CORPORELS SUR LES ENFANTS

Les premières "Assises de l'enfance bientraitée " auront lieu, jeudi 27 septembre, au Sénat. Deux associations, Eduquer sans frapper et Enfance au quotidien demandent depuis plusieurs années le vote d'une loi interdisant les châtiments corporels afin de " susciter une prise de conscience " de leur nocivité sur les enfants..

" LA FESSÉE, c'est dépassé ", entendra-t-on jeudi 27 septembre. Les premières " Assises de l'enfance bientraitée " seront l'occasion, pour une quinzaine d'associations d'appeler à une réflexion sur les châtiments corporels. Placées sous le haut patronage du président de la République et du président du Sénat, ces assises sont organisées par l'association Enfance au quotidien, créée en 1997 par des parents et professionnels oeuvrant pour " le respect des enfants mis en actes " ; pour " faire reculer la maltraitance quotidienne et insidieuse en faisant reconnaître les gestes et paroles " banalisés ", les idées reçues, la reproduction des schémas classiques d'éducation et la méconnaissance des mécanismes du développement psychique de l'enfant. "

Doucement, depuis quelques années, monte en France un lobby anti-fessée. A l'origine de cette sensibilisation croissante aux méfaits des châtiments corporels, une association, Eduquer sans frapper, fondée en 1998 par Alice Miller, une psychanalyste suisse en croisade depuis vingt ans contre la fessée, et une généraliste en retraite, Jacqueline Cornet, frappée de la corrélation entre violence éducative et accidents chez l'enfant. L'association mobilise aujourd'hui 800 personnes à travers la France, et commence à trouver un écho chez les professionnels de la santé et de la petite enfance. Le 22 mai 2000, André Santini, député UDF des Hauts-de-Seine, interpellait même la ministre de la famille, Ségolène Royal, à l'Assemblée nationale, sur " l'usage qui veut aujourd'hui que les corrections corporelles constituent un droit raisonnable pour les parents ".

" ENTRE LE BIEN ET LE MAL "

L'article 19 de la Convention internationale des droits de l'enfant de l'ONU, ratifiée par la France en 1990, ne précise-t-il pas que l'enfant doit être protégé contre toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalité physique " ? Les connaissances sur l'enfant, par ailleurs, évoluent, et tendent à démontrer tant l'inefficacité que la nocivité des punitions corporelles, soulignent les pourfendeurs de la fessée. " L'idée communément admise que l'on peut enseigner aux enfants la différence entre le bien et le mal en les frappant est aussi vieille que notre culture, mais elle n'en est pas moins hautement trompeuse, comme le prouvent les recherches les plus récentes, explique Alice Miller. Frapper un enfant, c'est toujours une humiliation c'est également inefficace du point de vue éducatif. Pour la présidente d'Enfance au quotidien, Francisca Flamand " fessées et claques " procèdent plus du dressage que de

l'éducation, développent des réflexes pavloviens et non l'intelligence. " " Si la fessée est la seule réponse à la recherche de limites de l'enfant, elle est destructrice pour lui. " Ce type de châtiment favorise agressivité et comportement à risque, ajoute-t-elle. La mise au jour du lien, chez l'enfant, entre violence exercée et violence subie a déjà poussé nombre de pays européens à bannir les châtiments corporels. Depuis le début de l'année, une loi interdit fessées, tapes ou gifles en Allemagne. Le Danemark, la Norvège, la Finlande ont suivi le mouvement, puis l'Autriche en 1989, et l'Italie en 1996. Les Ecossais l'envisagent. Les Néerlandais, sans avoir légiféré, " sont très choqués quand, en France, ils voient des parents mettre une claque à leur enfant en pleine rue ", affirme Jacqueline Cornet.

L'association Eduquer sans frapper en appelle à la création d'un délit de châtiment corporel, car la loi ne saurait tolérer des parents ce qu'elle interdit aux enseignants (depuis 1887, réaffirmé par la circulaire de 1991). "Il s'agit de poser clairement l'interdit. Ce ne serait pas une loi pour mettre les parents en prison, précise Mme Cornet, mais pour susciter une prise de conscience. Car ce n'est que quand nous avons parlé d'interdire que l'on nous a écoutés. " Craignant qu'une loi ne développe un esprit de délation, Enfance au quotidien, compte plutôt sur une sensibilisation des Français. Les deux associations se retrouvent pour appeler à la multiplication des lieux de soutien à la fonction parentale, pour " apprendre à gérer les conflits et à imposer des limites autrement que par la violence. " Hautement évolutives sur ce sujet - comme en témoigne la tombée en désuétude du martinet, encore fort usité dans les années 1960-1970 - , les mentalités sont-elles prêtes ?

RESTAURATION DE L'AUTORITE

En janvier 1999, un sondage Sofres indiquait que seulement 16% des parents ne donnaient jamais de coups à leurs enfants. Pourtant, 45% des interrogés affirmaient que les châtiments corporels ont des conséquences négatives sur l'enfant. " Une moitié de la société est prête ", assure Jacqueline Cornet, submergée d'appels de parents qui veulent changer. Mais la montée des inquiétudes sur la délinquance juvénile, le discours ambiant sur la nécessaire restauration de l'autorité parentale ne favorisent guère une telle évolution. " L'appel à la fermeté risque d'être interprété, par de nombreux parents, comme une incitation à taper plus fort, s'inquiète J. Cornet. Pourtant, le laxisme, c'est justement la fessée. C'est ne faire aucun effort éducatif. "

Pascale Krémer, Le Monde, 27/09/01



Retour vers les articles de presse

Document 1

Maman de mon enfance, auprès de qui je me sentais au chaud, ses tisanes, jamais plus. Jamais plus, son odorante armoire aux piles de linge à la verveine et aux familiales dentelles rassurantes, sa belle armoire de cerisier que j'ouvrais les jeudis et qui était mon royaume enfantin, une vallée de calme merveille, sombre et fruitée de confitures, aussi réconfortante que l'ombre de la table du salon sous laquelle je me croyais un chef arabe. Jamais plus, son trousseau de clefs qui sonnaient au cordon du tablier et qui étaient sa décoration, son Ordre du mérite domestique. Jamais plus, son coffret plein d'anciennes bricoles d'argent avec lesquelles je jouais quand j'étais convalescent. Ô meubles disparus de ma mère. Maman qui fus vivante et qui tant m'encourageas, donneuse de force, qui sus m'encourager aveuglément, avec d'absurdes raisons qui me rassuraient, Maman, de là-haut, vois-tu ton petit garçon obéissant de dix ans ?

Soudain je la revois, si animée par la visite du médecin venant soigner son petit garçon. Combien elle était émue par ces visites du médecin, lequel était un pontifiant crétin parfumé que nous admirions éperdument. Ces visites payées, c'était un événement mondain, une forme de vie sociale pour ma mère. Un monsieur bien du dehors parlait à cette isolée, soudain vivifiée et plus distinguée. Et même, il laissait tomber du haut de son éminence des considérations politiques, non médicales, qui réhabilitaient ma mère, la faisaient une égale et étaient, pour quelques minutes, la lèpre de son isolement. Sans doute se rappelait-elle alors que son père avait été un notable. Je revois son respect de paysanne pour le médecin, sonore niais qui nous paraissait la merveille du monde et dont j'adorais tout, même une trace de variole sur son pif majestueux. Je revois l'admiration si convaincue avec laquelle elle le considérait m'auscultant d'une tête à l'eau de Cologne, après quelle lui eut tendu cette serviette neuve à laquelle il avait droit divin. Comme elle respectait cette nécessité magique d'une serviette pour m'ausculter. Je la revois, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas le déranger tandis qu'il me prenait génialement le pouls tout en tenant génialement sa belle montre dans sa main. Que c'était beau, n'est-ce pas, pauvre Maman si peu blasée, si sevrée des joies de ce monde ?

Je la revois se retenant presque de respirer tandis que le crétin médical gribouillait noblement le talisman de l'ordonnance, je la revois me faisant des signes de « chut » pour m'empêcher de troubler l'inspiration du grand homme en transe de savoir. Je la revois, charmée, émue, jeune fille, le raccompagnant à la porte et, rougissante, quêtant de lui la certitude que son petit garçon n'avait rien de sérieux. Et après, comme elle allait vite chez le pharmacien, divinité inférieure mais fort appréciée, pour faire préparer les philtres qui allaient terriblement agir. Importance des médicaments pour ma mère. Elle raffolait de me bourrer de ses propres médecines, de m'en faire profiter, et elle n'avait de

cesse que je ne les busse toutes. « Celle-ci est très puissante », disait-elle en me tendant une nouvelle potion. Pour la contenter, j'ai dû, même à l'âge d'homme, ingurgiter routes sortes de remèdes pour toutes sortes d'organes et de tissus. Elle me regardait les prendre avec une attention charmée et presque sévère. Oui, une simple, ma mère. Mais tout ce que j'ai de bon, c'est à elle que je le dois. Et ne pouvant rien faire d'autre pour toi, Maman, je baise ma main qui vient de toi.

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*
Gallimard 1954

Document 2

Le manque de soutien d'une mère face à l'infériorité, réelle ou supposée, de sa fille, peut aller jusqu'au dénigrement systématique, lui permettant d'imposer sa supériorité avec une cruauté méthodique.

Ainsi, dans *François le Bossu* de la comtesse de Ségur (1864), Mme des Ormes, la mère de la petite Christine, attaque régulièrement sa fille sur son physique et son comportement : « Tu n'es pas jolie, ma pauvre fille ! », « Elle va chiffonner ma jolie robe ou elle la salira avec ses pieds ! », « Tu manges trop, Christine ! N'avale donc pas si gloutonnement !.. . Tu prends de trop gros morceaux !... », etc.

Il en va de même avec la terrible mère de *Au but* de Thomas Bernhard : nous avons évoqué déjà cette veuve d'un homme ni aimé ni désiré, qui vit avec sa fille adulte, réduite à sa merci, sans cesse exposée à ses paroles destructrices car s'adressant directement à elle (contrairement à Isabelle, l'héroïne de *La Disgrâce*, qui a surpris des paroles qui, au moins, ne lui étaient pas destinées), et touchant jusqu'à son statut d'être humain :

« Tu étais une enfant laide
avec de bons yeux mais très laide
il a fallu longtemps pour que de cette chair si laide
on distingue un être humain »

Le père lui-même - ou du moins son souvenir - est mis à contribution pour enfoncer la fille :

« Père ne croyait pas en toi
elle dépérira disait-il toujours
elle ne donnera rien
elle n'a qu'absurdités en tête
elle n'est pas assez souple
elle n'a pas le don des muses de la musique

et elle n'a pas non plus le sens des affaires »

La culpabilisation s'ajoute à l'intériorisation lorsque la mère rend la fille responsable d'une solitude qu'elle-même, pourtant, a créée de toutes pièces :

« Tous se sont retirés
parce que tu as toujours tout mal fait »

Il s'agit de ce qu'on peut appeler un « abus dénarcissisant », où la souveraineté de la mère se nourrit de l'anéantissement psychique voire physique de la fille :

« C'est comme ça que je t'ai toujours aimée
à genoux devant moi
Cette attitude royale chez moi
Et tu attends que je te permette de te lever »

Dans l'« abus narcissique » évoqué en première partie, les mères « plus mères que femmes » projettent leurs désirs de grandeur insatisfaits sur leur fille, quelles que soient leurs aptitudes, réelles ou fantasmées, à les combler. La mère de Thomas Bernhard est bien, elle aussi, « plus mère que femme », au sens où tout tiers est exclu de la relation avec sa fille. Mais à la différence des mères abusant narcissiquement de leurs filles en les engageant à être sans cesse plus performantes (comme dans *Bellissima* ou *La Pianiste*), dans l'abus dénarcissisant, ce sont leurs propres insuffisances que ces mères chargent leur fille d'incarner : « Elle se regardait dans mes yeux. J'étais son miroir aux déceptions », dit de sa mère la narratrice de *Ravages* de Violette Leduc (1955).

Ce n'est pas que la fille ne possède objectivement aucune qualité physique ou intellectuelle (on sait d'ailleurs combien les enfants disgraciés ou handicapés peuvent susciter de tendresse et de dévouement chez leur mère) : c'est que ces mères ne veulent distinguer chez leur fille que des insuffisances. Ainsi, l'« abus dénarcissisant » dont sont coutumières maintes mères insatisfaites — et que rien, jamais, ne peut satisfaire — s'opère, très simplement, par des critiques incessantes

Caroline Éliacheff et Nathalie Heinich,

Mères-filles, une relation à trois, Albin Michel, 2002.

Document 3

Cendrillon

Il était une fois un Gentilhomme qui épousa en secondes noces une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avait deux filles de son humeur, et lui ressemblaient en toutes choses. Le Mari avait de son côté une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple ; elle tenait cela de sa Mère, qui était la meilleure personne du monde. Les noces ne furent pas plus tôt faites, que la Belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur ; elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables.

Elle la chargea des plus viles occupations de la Maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de Madame, et celles de Mesdemoiselles ses filles. Elle couchait tout en haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses soeurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête. La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'en allait au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Cucendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon; cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses soeurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Charles Perrault *Cendrillon*

Document 4

Les mères ont-elles une histoire ? Certes la maternité n'est plus regardée comme un fait de nature intemporel et universel ; c'est une partie intégrante de la culture, en évolution continue. Mais ce n'est pas encore un véritable objet de recherches. Les sciences humaines - anthropologie, sociologie, démographie - ne s'y intéressent qu'indirectement, pour comprendre les transformations de la famille, ou les variations de la fécondité. De son côté le mouvement féministe a inspiré l'histoire des femmes, mais en s'attachant surtout à leur émancipation.

Si les mères et la maternité ne sortent pas de l'ombre, c'est peut-être parce

que la production des enfants a toujours été, et demeure, un enjeu de pouvoir ; le contrôle de la fécondité féminine est le lieu par excellence de la domination d'un sexe sur l'autre¹. Le sujet fâche encore.

On peut raconter cette histoire en quatre séquences. Dans l'Antiquité, le mot maternité n'existe ni en grec ni en latin. N'empêche que la fonction maternelle est très présente dans les mythes, et elle fait aussi l'objet de considérations attentives de la part des médecins et des philosophes. L'apparition du mot *maternitas* au XII^e siècle marque un seuil : les clercs inventent ce symétrique *paternitas* pour caractériser la fonction de l'Église, au moment même où le culte de Notre-Dame connaît une brillante expansion, comme s'ils éprouvaient le besoin de reconnaître une dimension spirituelle de la maternité sans cesser de déprécier la maternité charnelle des filles d'Eve ; cette dichotomie marque les siècles chrétiens de l'Ancien Régime. À l'âge des Lumières, les deux notions semblent se rapprocher, pour construire un modèle terrestre de la bonne mère, toujours soumise au père, mais valorisée par l'enfantement ; la fonction maternelle absorbe l'individualité de la femme. Au cours du XX^e siècle, la médicalisation triomphante et l'impact croissant du pouvoir politique font entrer la maternité dans une ère de bouleversements dont l'issue demeure imprévisible, et que le féminisme n'a pas encore pris en compte.

Yvonne Knibiehler, *Histoire des mères et de la maternité en Occident*, PUF, 2000.



Retour vers les synthèses

¹ Françoise Héritier. *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*. Odile Jacob, 1996

Nous sommes en retard chaque dimanche. Nous nous sommes rhabillés à toute vitesse, nous avons couru à la sortie du Racing pour sauter dans la voiture garée à cinq cents mètres, papa conduit à toute allure, s'est violemment énervé contre les connards de conducteurs du dimanche et contre moi, qui excite les garçons et les encourage à crier caca boudin de plus en plus fort, s'est disputé avec maman qui ne cesse de regarder sa montre, l'air tendu comme si c'était sa faute à lui alors que c'est lui qui a dû l'attendre pendant qu'elle se séchait les cheveux, et quand nous nous garons enfin devant la résidence de grand-maman à Meudon il est deux heures moins le quart. Grand-maman va être furieuse. Elle va gronder maman, qui va se défendre. Il va y avoir une scène. Je sors de la voiture la première et cours vers l'immeuble- Ma mission : prévenir grand-maman de notre arrivée imminente et essuyer les premières foudres. « N'oublie pas, dit maman, on n'avait plus d'essence, et impossible de trouver une station ouverte le dimanche ! — On a dû faire vingt kilomètres en plus », ajoute papa en riant. Ou bien : « J'avais oublié les couches, crie maman, pas de pharmacie ouverte le dimanche, on a dû repasser par la maison ! »

Je pousse la porte vitrée de l'immeuble et descends à toute vitesse l'escalier de marbre. C'est une particularité de l'immeuble de grand-maman qui surprend les amis qu'on invite à déjeuner chez elle le dimanche : elle habite au deuxième étage, mais il faut descendre quand on entre, l'immeuble étant construit à flanc de colline et l'entrée qui donne sur le parking se trouvant au niveau du quatrième étage. J'arrive sur son palier. Pas besoin de sonner. La porte est ouverte. Grand-maman se tient debout dans l'encadrement de la porte, les mains sur les hanches. Ce n'est pas parce qu'elle m'a entendue. Elle est là depuis dix minutes au moins. Elle attend. L'expression de son visage reflète une colère immense. Elle ne m'embrasse même pas. Sa fureur éclate. « Vous vous fichez du monde ! Il est presque deux heures ! Le rôti va être complètement brûlé ! Ça fait une demi-heure que j'attends ! Ta mère se moque du monde, elle se fiche de moi ! — Mais non, grand-maman, pas du tout, si tu savais ce qui nous est arrivé ! On a eu une panne d'essence ! Papa a dû s'arrêter en plein bois de Boulogne et on a dû pousser la voiture ! » Elle ne m'écoute pas. Elle s'avance sur le palier, droite sur ses hauts talons, la tête dressée vers l'escalier où va bientôt apparaître la coupable. Maman arrive dans sa petite robe Courrèges orange, regardant attentivement les marches pour ne pas trébucher sur ses chaussures à talons avec son gros bébé blond dans les bras qui pleure de fatigue et de faim. Papa arrive juste derrière elle. Il porte Nicolas pour aller plus vite. « Elvire, tu te fous du monde ! Il est deux heures moins cinq ! — Moins dix, corrige papa. — Peu importe ! C'est la dernière fois que j'accepte un retard pareil ! » Le visage de maman se crispe. « Avec les enfants si tu crois que c'est facile ! On a dû attendre

une heure avant d'être placés au tennis, il y avait une queue énorme ! — Et puis on n'avait plus d'essence, dis-je. — La dernière fois, tu m'entends, la dernière fois ! » s'exclame grand-maman.

Pendant tout le déjeuner, grand-maman crie contre la bonne, la vieille Madeleine, sourde, qui ne cesse de faire des bêtises. Ils ne sont guère détendus, ces déjeuners. Maman renverse de la sauce sur son chemisier ou sur ses bottes en daim. Papa signale à Simone qu'il préfère des pommes de terre bouillies, nature, à ces pommes dauphine surgelées qui n'ont de patates que la couleur. Je m'écrie que moi, au contraire, j'adore les pommes dauphine, surtout grillées. Maman m'ordonne de me taire. Grand-maman dit qu'elle fera faire de vraies pommes de terre par Madeleine la prochaine fois. Pierre dans son siège pour bébé se met à pleurer, une odeur de caca embaume la pièce. Papa crie parce que effectivement maman a oublié les couches. Simone crie parce qu'elle craint pour le velours de son canapé sur lequel maman change Pierre. Nicolas crie parce que j'ai profité de la confusion pour dérober dans son assiette un peu de mousse au chocolat dont il ne reste plus dans le plat. Papa et maman me crient après parce que je fais exprès de faire crier Nicolas, ou, quand Anne nous accompagne au lieu de passer le dimanche aux scouts, crient contre Anne et moi parce qu'on se bat pour la dernière bouchée du gâteau. La tension entre Elvire et Simone ne diminue pas. Simone ne peut pardonner à Elvire le retard du dimanche, qu'elle attribue à la méchanceté, l'insouciance, l'égoïsme de sa fille. Simone ne reproche rien à son gendre. Ce n'est pas le problème de son gendre.

Catherine Cusset *La haine de la famille* p.190-192

Gallimard 2001



[Retour vers liste documents littéraires](#)

(De retour après une escapade qui a inquiété toute la famille, le grand-père s'est enfermé dans sa chambre)

Lucie tambourina longtemps à la porte de sa chambre ayant qu'il se décidât à ouvrir (grand-mère avait envoyé sa fille, se doutant bien qu'elle-même n'obtiendrait rien de lui). Il prétendit qu'il avait passé la journée à Hyères, notamment au jardin exotique, parce qu'après avoir épuisé les ressources du maquis il avait éprouvé le besoin d'élargir le champ de ses connaissances, s'initier à d'autres natures, aborder la flore tropicale, et à ce titre il avait vu la-bas des merveilles, décrivit le banian aux racines aériennes, le gigantesque séquoïa de Californie, du nom d'un célèbre chef indien, le flamboyant à la couronne — comme son nom l'indique — de feu, énuméra la longue liste des curiosités botaniques du jardin, et, craignant peut-être d'en faire trop, eut un mouvement d'humeur : enfin quoi, il n'était pas interdit de se promener. Sur quoi tout le monde était d'accord, simplement, la prochaine fois, on lui demandait de prévenir. Ou alors, se demanda-t-on, avait-il quelque chose à cacher ? Et dans ce cas, quoi d'autre qu'une femme ? Une femme, c'est-à-dire, dans le langage codé de notre pensée, une intrigante, certainement parée de tous les charmes, au lieu que grand-mère y ressemblait si peu : sans doute désirable dans sa prime jeunesse puisque la fraîcheur a toujours partie liée à la grâce, mais jamais jolie, même sur les plus anciens clichés — et cette vieille squaw maintenant, sa démarche déhanchée, cette face flétrie, ce corps aux formes sans forme qu'elle dissimulait sous une robe vague à dessein. Il fallait des trésors d'imagination pour y nicher de l'amour — tandis que cette autre là-bas, à Hyères, plus jeune sans doute ou avec ce quelque chose d'impérissable, une cheville fine par exemple contre laquelle souvent le temps ne peut rien, cette jeunesse intacte parfois aux pieds des vieilles dames, cet osselet précieusement préservé de peau tendue sur lequel, par un effet de synecdoque, il suffirait de capitaliser la somme des désirs, religieusement, hypnotiquement, pour qu'il devienne possible d'aimer la même femme toute une vie. Mais les chevilles épaisses de grand-mère tombent droit dans la chaussure, toujours emmaillottées, même par cette canicule, de bas-mousse gris souris aux nuances violacées, parce qu'elle redoute le blanc de ses jambes, l'immaculé laiteux de son corps, comme ces animaux aveugles et livides des plus profondes cavernes où ne pénètre jamais le jour. Comment lutter contre la femme-mystère d'Hyères à la silhouette éprouvée par un demi-siècle de bains de mer ?

La réponse attendit le lendemain que grand-mère eût fouillé les poches de sa veste. Le héros de la veille avait repris sa place sous l'acacia, comme si de rien n'était, à ce détail près qu'il aurait bien réclamé qu'on débarrassât son champ de vision de la table des vendangeurs, mais il estimait sans doute qu'il valait mieux se faire oublier et, sans rien dire, il se contenta de décaler son fauteuil. Les vignes et la chânaie étaient l'objet de soins attentifs, à en juger par le passage sur le chemin. Il répondait au salut de chacun, apparemment peu gêné que l'on

s'inquiétât avec des sourires en coin de sa santé. La plupart avaient participé aux recherches et ne semblaient pas lui en tenir rigueur. Monsieur Burgaud avait retrouvé son poste de vigie, la vie reprenait son cours paisible et lui le fil de ses rêveries singulières.

Avant toute chose, grand-mère ne voulait pas qu'on pensât qu'il était dans ses habitudes de faire les poches de son mari. Ce n'était pas son genre. Mais il fallait considérer les circonstances et, là, ces soi-disant aveux abracadabrants, il y avait de quoi nourrir des soupçons. Des soupçons entièrement justifiés d'ailleurs : elle montrait à Lucie un petit rectangle de carton rosé, un billet portant date et destination et dénonçant sans discussion le fugueur, un aller-retour pour — et plutôt que de prononcer l'a peine prononçable elle le donna à lire — l'île du Levant : le paradis des naturistes.

Elle était si souvent montrée du rivage, l'île mythique, l'île scandaleuse, la troisième à l'est de Porquerolles et Port-Cros, si secrètement convoitée, qu'on ne s'estimait pas en droit de jeter la pierre à grand-père. Et même, la nouvelle ravissait. On admirait son courage. De lui, rien n'aurait dû nous surprendre : son indépendance d'esprit, ses virées solitaires, cette façon lasse de véhiculer les siens. Ne devait-il y en avoir qu'un à faire le voyage, ce ne pouvait être que lui. On l'imaginait en inspection sur l'île, l'air vaguement précieux, détaché, tirant sur sa cigarette tandis qu'il engloutissait de ses yeux plissés la nudité des femmes, les seins multiformes, le frémissement des chairs, humant les peaux dorées parfumées de crème solaire, et sur le bateau du retour, comme l'île s'éloigne, apprenant par cœur les sornettes qu'il se préparait à nous servir : racines aériennes, couronne de feu — là, oui, on le trouvait culotté. Mais cette fugue laissait rêveur. Comme si le vieil homme recevait tacitement procuration pour profiter de son solde de vie. Sur sa lancée, on le voyait même, si d'aventure il survivait à grand-mère, se remarier comme son ami des années d'apprentissage à Paris quand tous deux, vingt ans et sans le sou, assuraient la claque pour assister gratuitement aux concerts, lequel ami, après un rapide veuvage, venait de convoler en secondes et tardives noces avec une annoncée jeune de tout de même cinquante ans, mais de quoi donner des idées à un grand-père brutalement relevé de son engagement de 912.

Grand-mère ne voulait pas d'histoire. Elle recommanda à tous de ne pas ébruiter l'affaire, de taire ce que nous savions au principal intéressé. De fait, à moins d'une année de là, comme pour lui donner raison de n'avoir pas tardé à réaliser son vieux rêve de Cythère, grand-père mourait, persuadé d'emporter son secret avec lui — un soir, le cœur donc, dans leur petite chambre si encombrée qu'il fallut déménager le piano pour faire entrer le cercueil — mais le cœur, bien sûr.

Jean Rouaud *Les champs d'honneur*
Gallimard 1999 p.56-60



[Retour vers liste documents littéraires](#)